16 h 30, quelque part à l'air libre

Quand j'entends la sonnerie, j'arrête de réfléchir. J'approche de la maternelle et je sens que c'est pour aujourd'hui.

Devant la maternelle, il y a les parents qui discutent. Des rangées de poussettes sur la chaussée, des grappes de voitures en double file. Je connais par cœur les visages, les plaques d'immatriculation. J'assiste à la scène chaque mardi depuis la rentrée et j'en connais les moindres détails. Tout est comme d'habitude. Tout sauf l'agent qui fait la circulation sur le passage piéton. D'habitude, c'est une jolie métisse avec un gilet jaune fluo. Pas un officier de police barbu avec un pistolet à la ceinture.

J'entends les enfants qui courent sur le pavé, qui se jettent dans les bras de leur mère, mais je ne les regarde pas encore. Je regarde le bout de la rue. La bouche de métro est là, à cent mètres. Pour y parvenir, il faut contourner les poubelles qui encombrent le trottoir, puis éviter le parking à vélos et les gens massés devant le bureau de tabac. J'ai refait vingt fois ce chemin, repéré les obstacles. Je sais que je peux réussir. Même s'ils sont plusieurs. Même s'il y en a d'autres qui se cachent parmi les passants ou dans un camion banalisé.

Je ne me sens pourtant pas tranquille. Je guette de nouveau la maternelle et je me dis que je ne fais rien de mal. Que je ne suis pas du côté des brutes, que j'attends juste mon petit frère. Je me dis ça et il apparaît.

Au début, je ne parviens pas à le reconnaître. C'est forcément lui puisque tous les parents sont partis, toutes les voitures ont redémarré. Personne n'est venu le chercher, il est soucieux et le policier l'observe de travers.

Il n'est pas comme je l'imaginais. Originaire de Syrie, d'Afghanistan ou d'Érythrée. Habillé chez Emmaüs, avec un pantalon rapiécé et des baskets trouées. En réalité, mon petit frère a une bouille ronde et des taches de rousseur. Et puis un jean Gap et une paire de Kickers toute neuve.

J'ai appris heureusement à me méfier des apparences. Je sais que la couleur de peau ne compte pas. Qu'elle ne fait ni l'intelligence ni la souffrance. Alors je profite de l'inattention de l'institutrice qui abandonne la porte de l'école un instant pour répondre au téléphone, alors j'inspire, traverse la chaussée et vais l'embrasser. Je vais rejoindre mon petit frère et je l'embrasse pour la première fois.

– N'aie pas peur, je murmure à son oreille. Je ne les laisserai pas t'emmener.

Il me fixe, pose sa main gauche sur mon bras. Dans la droite, il tient la carcasse d'un ours en peluche. Un doudou couvert de crasse, auquel il manque une jambe.

– Tu dois me faire confiance. C'est dur, mais tu n'as pas le choix. Je m'appelle Dinah et je suis venue te sauver.

Tout de suite, je sens qu'il comprend. Je le sens à sa façon

de regarder autour de nous. De coller sa joue à mon épaule lorsque je le hisse dans mes bras, de respirer contre ma poitrine. Je sens qu'il n'est pas surpris et ça me tord le ventre. Je n'ai rien à lui expliquer. Il sait tout. Les arrestations abusives, les centres de rétention, les tests ADN, les reconduites à la frontière. Il sait toutes ces choses qu'un enfant de son âge ne devrait pas savoir.

– Personne ne te fera de mal, je te le promets. Maintenant je suis là.

Je lui dis d'autres mots rassurants, je remonte sa capuche sur sa tête, puis le repose au sol et lui dis qu'il faut y aller avant le retour de l'institutrice.

J'ai à peine dit ça qu'il attrape ma main et me tire en direction du métro. Comme s'il avait deviné que moi aussi je suis inquiète. Que moi aussi j'ai besoin d'aide.

On marche sur le trottoir et j'ai l'impression de parcourir des kilomètres. On dépasse les poubelles sans avoir à les renverser derrière nous, on traverse la mêlée de fumeurs sans avoir à s'y cacher. L'agent sur le passage piéton ne s'est pas lancé à notre poursuite. Ses collègues n'ont pas jailli de la foule. Pas encore.

On parvient devant le métro et, pendant une seconde, je crois avoir gagné. Pendant une seconde seulement. J'aperçois ensuite la voiture qui déboule sur le boulevard. Je vois le gyrophare, j'entends la sirène et je sens l'angoisse qui revient.

La voiture pile à notre hauteur, un policier en sort. Je fais celle qui n'a rien à se reprocher et je descends les marches lentement. Puis le policier crie quelque chose et je panique.

Il dit : « Arrêtez-vous ! » ou « Les mains en l'air ! », je ne sais pas réellement, mais j'imagine. Il crie et je reprends mon petit frère dans les bras et je dévale les escaliers.

Je bouscule les gens pour atteindre les tourniquets. Je me colle derrière un homme en djellaba, qui me sourit et me tient le portillon. Je n'ai pas le temps de le remercier. Mon petit frère se met à pleurer et je le serre plus fort contre moi. Je lui dis encore : « N'aie pas peur » et je cours pour attraper le métro.

– Je ne les laisserai pas t'emmener, je répète quand les portes du wagon se referment sur nous. Je ne les laisserai pas t'enfermer, te renvoyer ou te rejeter à la mer. Je m'appelle Dinah et maintenant je suis ta sœur.

17 h 00, quelque part sous la terre

Mon petit frère s'est endormi. Il a pleuré pendant trois stations, puis il a fini par s'écrouler de fatigue. Il dort à genoux sur la banquette, la tête enfouie dans mon anorak.

Je ne sais pas comment il fait, sûrement a-t-il l'habitude. De s'assoupir sur un strapontin du métro, de passer la nuit sur un banc dur comme la pierre ou sur le sol d'une cellule. Je ne vois que ça. Je suis incapable de fermer les yeux. Je suis tendue et j'ai du mal à respirer.

Ça fait des mois que j'imagine ce moment, mais c'est différent de vivre les choses pour de bon. Quand on imagine les choses, on ne voit pas forcément où sont les vrais problèmes. Le problème, ce n'était pas d'échapper à la police. Je suis même contente de les avoir vus d'aussi près, ça me rassure, ça confirme mes intuitions. Non, le vrai problème, c'est pour bientôt. Quand mon petit frère va se réveiller et qu'il va falloir lui dire la vérité. Celle qu'on entend tous les jours à la radio, qu'on lit tous les matins dans la presse. Les charters et les hommes et les femmes menottés. Les familles séparées, les vies brisées. Je me suis promis de ne jamais lui mentir, mais je réalise que la suite va être compliquée.